

LA QUESTION DU LATIN EN FRANCE

Extrait d'une conférence
faite à l'Université de Porto, le 3 mai
1922, par M. R. Thamin,
recteur de l'Université, de Bordeaux

La question du latin en France a de lointaines origines. L'humanisme a été introduit dans l'enseignement secondaire au XVI^{ème} siècle, en même temps que cet enseignement secondaire se constituait indépendamment des facultés des arts. Le latin y règne en maître. Il faut attendre un siècle pour que, avec les oratoriens et les jansénistes, la langue maternelle commence à lui faire une timide concurrence. Puis vinrent les prétensions, vite grandissantes, des sciences, puis successivement d'autres disciplines. La Révolution française, sans expulser le latin, le relègue. La Restauration le rétablit; dès lors il prend une couleur réactionnaire. Le XIX^{ème} siècle est le long duel des sciences et des lettres dans l'éducation. Aujourd'hui les sciences et les lettres sont réconciliées, et c'est une culture classique qui ne reposerait que sur la langue et la littérature françaises que l'on oppose à la vieille culture latine. Les exercices latins ont été progressivement réduits; on veut les supprimer. Le livre célèbre de France sur la Question du Latin est de 1885.

D'autre part, la Guerre a exercé chez beaucoup d'esprits un retour vers les vieilles traditions françaises, dont le latin fait partie. Le Ministre actuel de l'Instruction publique en France, M. L. Bérard, a lancé l'idée d'une réforme de l'en-

seignement secondaire qui, loin d'être un pas de plus vers la suppression du latin, serait une tentative de restauration. Dans cette bataille d'idées engagée en France, j'ai pris parti. Et voici mes raisons.

Je ne prédis pas l'éternité du latin dans notre enseignement. L'histoire même de nos reculs successifs m'interdirait de pareilles prédictions. Mais la question qui se pose regarde aujourd'hui. Et j'estime que l'heure serait aussi mal choisie que possible pour tourner le dos au latin.

Il a des mérites depuis longtemps reconnus que rien n'a diminués. Il est la gymnastique parfaite de l'esprit, et la plus commode. La comparaison de la langue synthétique qu'est le latin et de la langue analytique qu'est le français fournit l'exercice presque irremplaçable de la version latine. La phrase latine est pleine de précision et d'ordre. Si nous élevons notre esprit à des considérations plus hautes, nous dirons que l'éducation latine, nous transportant dans un passé lointain, nous libère du présent, mais nous libère comme ne le ferait le contact d'aucune autre civilisation. Car ce passé latin est celui dont nous sommes intellectuellement issus, de sorte que nous trouvons l'agent de notre libération dans notre tradition même, et apprenons en même temps à mieux connaître nos propres sentiments, en remontant à leur pure origine.

Ce sont là arguments de toujours en faveur de l'éducation latine. Mais voici les arguments d'aujourd'hui qui nous laisseront dire que l'abandon du latin, serait, à l'heure présente, particulièrement inopportun...

La Guerre dont nous sortons a été une guerre faite non seulement à des nations individuelles, mais à un mode de culture et à des races, les races latines. On annonçait, longtemps avant la Guerre, et depuis nos désastres de 1870, la fin des races latines. Et les différents peuples de la famille latine avaient peut-être eu le tort de ne pas comprendre assez la solidité qui les unissait à nous. L'ivresse des premiers-succès a fait jeter le masque à nos adversaires. Ils ont annoncé que le Germanisme serait l'évangile nouveau, intellectuel en même temps que moral, et ils ont proclamé la supériorité de leur Bismarck sur notre Cicéron.

Or, il se trouve que les races latines ont vaincu, et que le latin, indiqué, dénoncé par l'ennemi comme une des victimes qu'il comptait faire, a vaincu avec elles. Les ennemis ont pu brûler Reims et Louvain. Le latin n'a pu être atteint

par eux. Est-ce le moment pour nous de renoncer à lui? La France est fidèle à ses Alliés. Elle sera fidèle à celui-là comme aux autres.

Que nous le voulions ou non, nous représentons la latinité dans le monde. C'est par notre intermédiaire que le trésor de la sagesse antique lui parvient. Ce serait mentir à notre destinée que de désertir ce rôle. C'est ce qu'un professeur de Berlin même disait, en 1898, à M. Boutroux, qui nous l'a raconté dans une lettre parue peu avant sa mort. "Notre culture allemande a des origines propres, et, s'il nous est infiniment utile d'être initiés à la culture classique, il suffit, à cet égard, que nous pratiquions la littérature française... aussi nous en tiendrons-nous à l'étude de votre littérature, mais à une condition: c'est que vous ne cesserez, vous, de vous retremper constamment dans vos origines... couper le lien qui vous attache à la Grèce et à Rome, c'est, de votre part, manquer à votre devoir envers votre pays et envers l'humanité."

Ici, en Portugal, j'ajouterai un dernier argument. Le latin fait nos nations soeurs. Or vous pensez à cette fraternité que Guerre vient de souder plus étroitement, vous tenez par suite au latin qui nous a donné les mêmes façons et de penser et de sentir. Et c'est, non seulement avec une conviction pédagogique, mais avec toute l'ardeur de notre patriotisme et de notre amitié pour vous, toute frémissante de notre alliance sur les champs de bataille, que je crie —:

Vive le latin!

R. THAMIN.